

Jésus et la mort

Insupportable, la mort ! Révoltant, le spectacle quotidien de son triomphe tranquille ! On a beau faire, prier, espérer : c'est elle qui, toujours, a le dernier mot. Jusques à quand ?

Les cimetières sont trop petits ; il faut chaque jour en repousser les limites. L'effroyable faucheuse est à l'œuvre partout arrachant inlassablement aux vivants les êtres qu'ils chérissent. Les protestations sont inutiles, les larmes vaines : rien ne saurait arrêter sa funeste moisson. Son empire, immense déjà, ne cesse de s'étendre. Jusques à quand ?

Cela fait quelques jours qu'on fleurit les tombes : gerbes et couronnes savamment composées sont venues par millions garnir leur pierre froide. Et l'on a constaté que, ces douze derniers mois, le marbre neuf s'était beaucoup vendu. D'où l'on a conclu que les cortèges sombres de proches endeuillés avaient été nombreux cette année encore.

Jusques à quand ?

Un à un, tous nos bien-aimés nous quittent : père, mère... frère,

sœur... fils, fille... amis, compagnon de route...

Autant de ruptures, d'arrachements qui, chaque fois, nous consternent, nous désolent. C'est peu de dire que nous en avons notre claque des deuils ! Mais que peut bien changer notre ras-le-bol à l'affaire ? La camarade est en marche et nul ne peut l'arrêter. Jusques à quand ?

Triste condition que celles des hommes ! condamnés, dans l'attente de leur propre mort, à porter le deuil des autres. Oui, triste condition ! D'autant qu'ils paraissent devoir affronter seuls leur sort. Car DIEU dans tout cela — je pose la question —, où se trouve-t-il donc ?

Nous allons ici-bas de deuil en deuil ; nous passons notre vie à dire « Adieu » ; il n'est pas un seul être cher dont nous ne serons pas un jour cruellement privés. C'est au point qu'il paraît que la mort est notre seul horizon. Et Dieu ? que fait-il donc ?

On nous a dit qu'il avait le pouvoir, LUI, de résister à la mort... mieux : de la vaincre, l'anéantir même. Qu'attend-il alors pour se manifester ? pour voler à notre secours et lui arracher ceux d'entre nous qu'elle convoite ? Où est Dieu ? Que fait-il ? Pourquoi n'intervient-il pas ?

Des questions que tous, une fois au moins, nous nous sommes posées. Auxquelles, par conséquent, il convient que nous cherchions une réponse.

Pour ce faire, je ne vois pas mieux ce matin que vous proposer de revenir ensemble très brièvement sur un vieil événement, fidèlement rapporté par Jean dans le onzième chapitre de son précieux évangile.

Nous sommes dans la banlieue de Jérusalem ¹. Deux sœurs — charmantes —, Marthe et Marie, viennent de perdre l'être qui leur était le plus cher : leur frère encore jeune, Lazare. Jusqu'au bout, elles sont restées confiantes. D'autant plus qu'elles avaient informé Jésus du drame qu'elles vivaient ² et qu'elles le savaient en route ³ pour les rejoindre. Lui présent, elles n'auraient évidemment plus à s'inquiéter : n'en avait-il pas guéri déjà des multitudes comme leur Lazare ? Et puis, Jésus était un ami ⁴, un très grand ami de leur frère...

Jusqu'au bout, donc, elles sont restées confiantes. Mais les heures ont passé, les jours même, sans que Jésus n'apparût. Et la santé de Lazare a continué de se dégrader. Rapidement. Jusqu'au moment où, contre toute attente, il est mort.

Terrible désillusion pour Marthe et pour Marie. Qui, lorsque nous les retrouvons, ne comprennent pas.

Entre temps, Jésus est arrivé ; mais trop tard. Pourquoi ? « *Seigneur*, dit Marthe, *si tu avais été ici [...].* » ⁵ « *Seigneur*, reprend Marie, *si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort.* » ⁶

Leur douleur est extrême. Leur désarroi aussi. Qui leur inspire

¹ Voir Jean 11.1.

² Voir Jean 11.3 : lit., « celui que tu aimes » (*han phileïis*).

³ Voir Jean 11.7.

⁴ Voir Jean 11.3.

⁵ Voir Jean 11.21. Sauf indication contraire, les citations bibliques sont empruntées à la BFC.

⁶ Voir Jean 11.32.

une forme de reproche : « Pourquoi Seigneur, n'es-tu pas venu plus tôt ? Pourquoi avoir tardé comme tu l'as fait ? Pourquoi nous avoir laissées seules face à la mort ? Pourquoi, surtout, n'avoir pas sauvé notre Lazare ? Mais pas seulement notre Lazare : TON Lazare ? celui que tu aimais tant ? Nous ne comprenons pas... »

Le reproche est à peine déguisé. Mais qui oserait leur en tenir rigueur ? et leur jeter la première pierre ? Pas moi en tout cas. Qui n'ai pas toujours su résister à la tentation de demander des comptes au Seigneur. Parce que j'avais l'impression que celui ou celle qui venait de me quitter faisait partie de ses amis et que je savais que rien a priori ne l'empêchait de me le — ou la — conserver. « Seigneur, pourquoi ? Un mot de ta bouche suffisait... Et tu t'es tu ! Pourquoi ? Seigneur, pourquoi ? Ah ! si tu avais voulu... “si tu avais été ici”... “mon frère ne serait pas mort” ».

Qui, devant l'agonie d'un parent ou la dépouille d'un ami, n'a jamais été ainsi tenté de reprocher à Dieu son étrange « absence » ? Présent, et pourtant « absent ».

Marthe, donc, et Marie en veulent au Seigneur. Discrètement, certes, mais assez pour que Jésus juge bon de s'expliquer en leur offrant tout à la fois un geste, un signe et une parole qui les éclaireront une bonne fois sur sa véritable position face à la souffrance et à la mort des hommes.

I. Un geste d'amour

Il n'est pas sûr que Marthe et Marie l'ont immédiatement remarqué. Son importance, pourtant, est capitale.

Que fait Jésus après qu'on l'a informé de l'état critique dans lequel se trouve Lazare ? Il prend la route de la Judée. Pourquoi ?

D'abord, pour être avec les siens. Jésus sait que Lazare ne guérira pas ; qu'il décèdera même avant son arrivée. Ce n'est donc pas pour lui qu'il prend la direction de Béthanie. C'est pour Marthe et Marie. S'il n'a pas l'intention de leur épargner un deuil, il n'a pas l'intention non plus de les laisser seules dans leur peine. Il ira donc vers elles, et jusque chez elles, pour les entourer de son affection et de ses soins. Non, il ne sera pas dit qu'il a abandonné ses amies au cœur de l'épreuve ! Il sera à leur côté, pour qu'aucune ne se sente livrée à elle-même dans un moment aussi douloureux de son existence.

Admirable initiative, qui nous rappelle que, quoi qu'il paraisse, le Seigneur est toujours AVEC NOUS. À notre côté. En ami. Afin que, dans l'épreuve, par lui nous recevions la consolation et le réconfort de Dieu ⁷. Et de fait, sa présence alors nous rassure et nous fortifie. Notez bien qu'elle ne nous garantit pas la délivrance ; mais elle nous assure d'un soutien, d'un appui solide. C'est pourquoi, en son temps déjà, le psalmiste pouvait chanter ⁸ :

*« Même si je passe par la vallée obscure,
je ne redoute aucun mal,*

⁷ Voir 2 Corinthiens 1.5.

⁸ Voir Psaume 23.4.

*Seigneur, car tu m'accompagnes.
Tu me conduis, tu me défends,
voilà ce qui me rassure. »*

Non, quelle que soit notre situation ce matin, nous ne sommes pas seuls ! Jésus est ici, qui veut, par sa proximité, nous convaincre de sa détermination à nous assister fidèlement, dans les temps d'épreuve en particulier, de manière qu'en fin de compte, nous soyons toujours vainqueurs. N'oublions jamais qu'il est et restera jusqu'à la fin « Emmanuel »⁹ : non seulement « Dieu avec nous », mais encore « Dieu pour nous » ; non seulement « Dieu à notre côté », mais encore « Dieu de notre côté ». Or, dès lors que Dieu est pour nous, « *qui peut être contre nous ?* »¹⁰ C'est pourquoi nous avons cette certitude : quand bien même nous serions exposés tout le long du jour à la mort, nous remporterons « *la plus complète victoire par celui qui nous a aimés* »¹¹ au point de venir prendre sa place ici, pour nous secourir et nous affermir en temps utile¹².

2. Un signe de compassion

À l'annonce de son arrivée, Marthe, la première, a couru à la rencontre de Jésus¹³. C'est maintenant au tour de Marie de se lever et de

⁹ Voir Matthieu 1.23.

¹⁰ Romains 8.31.

¹¹ Voir Romains 8.36-37.

¹² Voir Hébreux 4.14-16.

¹³ Voir Jean 11.20.

se hâter d'aller au-devant de lui ¹⁴. Marie n'est pas seule : les amis qui étaient avec elle pour la consoler l'ont suivie ¹⁵. C'est donc à plusieurs qu'ils rejoignent Jésus.

Et laissent paraître leur désarroi. À la vue de Jésus, rapporte Jean, tous éclatent en sanglots ¹⁶. On attend la réaction du Maître. Elle ne tarde pas à s'exprimer — verset 33 d'abord : il est « *profondément attristé et troublé* » ; — verset 35 ensuite : lui aussi se met à pleurer.

Quelques proches de Marthe et Marie interprètent aussitôt ses larmes comme un aveu d'impuissance. Et demandent : « *Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas faire aussi que Lazare ne meure pas ?* » ¹⁷

Ils n'ont rien compris. Jésus sait qu'il rendra bientôt la vie à son ami. Ce n'est donc pas sa perte qu'il pleure. Non. S'il pleure, c'est AVEC Marthe, Marie et les autres. Parce qu'il ne peut rester insensible à leur souffrance et qu'il fait sien leur deuil. Et ce n'est pas parce que, lui, connaît la fin de l'histoire qu'il n'en vit pas intensément chaque étape douloureuse.

Un signe de compassion, disions-nous. Jésus démontre ici une étonnante capacité de sympathie. Rien de ce qui nous touche ne l'épargne. Sommes-nous dans la joie ? Son esprit est à la fête. Sommes-nous dans la peine ? Il porte avec nous le deuil. Comme nous sommes loin des divinités que se sont créées les hommes !

¹⁴ Voir Jean 11.19.

¹⁵ Voir Jean 11.31.

¹⁶ Voir Jean 11.33.

¹⁷ Voir Jean 11.37.

Notre Dieu, qui s'est si parfaitement révélé en Jésus, ce jour-là, du côté de Béthanie, est tout sauf un être « impassible ». Il ne cesse, au contraire, de vibrer avec nous. Mêlant ici son rire et là ses larmes aux nôtres. Face à la souffrance et à la mort en particulier, il partage notre tristesse.

Et pas seulement notre tristesse : notre trouble ¹⁸ aussi. D'où ces pleurs qu'il verse avec nous malgré qu'il connaisse, lui, la fin de l'histoire.

Il arrive, c'est vrai, que devant notre détresse, il se taise. Nous nous demandons alors s'il sait seulement ce que nous éprouvons. Ou si notre peine lui est étrangère. Croyez-moi : nous serions mieux inspirés de lever les yeux vers lui : il y a tout lieu de penser que nous verrions alors son propre visage baigné déjà de larmes.

Plus encore qu'à nous-mêmes, la mort qui sépare les êtres et fait saigner les cœurs lui répugne. D'où ce « grondement » ¹⁹ et, finalement, ces sanglots ²⁰ que lui arrache son spectacle. Tous ne nous comprendront pas toujours dans notre peine. Et nous nous sentirons parfois bien seuls. Peut-être un peu coupables aussi. Sachons nous rappeler alors qu'il en est un au moins qui, jusqu'au bout, compatira.

¹⁸ « Le caractère tout intérieur de l'émotion est souligné par le narrateur, qui ajoute "en esprit" (*tô pneumati* : v. 33). » (Léon-Dufour, *op. cit.*, p. 422.)

¹⁹ Voir Jean 11.38.

²⁰ Voir Jean 11.35.

3. Une parole d'espérance

Aux disciples alertés par le dernier « bulletin de santé » de Lazare ²¹, Jésus pourrait dire qu'il est trop tard ; que son ami est déjà mort et qu'il ne sert donc plus à rien de s'inquiéter de lui. Or, Jésus dit tout autre chose — verset 11 : « *Notre ami Lazare s'est endormi* ».

Simple euphémisme, destiné surtout à atténuer la douleur des siens ? Ou message inattendu, mais ô combien lourd d'espérance ?

La suite dissipe tout doute possible : c'est la seconde interprétation qui est la bonne. En choisissant de s'exprimer de la sorte, Jésus ne fait rien de moins que rappeler ce qu'est la mort : une sorte de « sommeil », en attendant... le réveil.

Quel réveil ? À l'évidence, celui de la résurrection des morts.

Quelques heures encore, et Lazare sera ramené à la vie par la toute-puissance de Christ. Formidable en lui-même, le prodige remplira tous ses proches d'une joie immense.

Mais nous aurions tort de garder trop longtemps les yeux rivés sur ce réveil inespéré. Nous risquerions de ne pas discerner au travers l'événement autrement plus important qu'il annonce : le « réveil », au dernier jour, de tous ceux à qui nous avons rendu hommage ces derniers jours — je veux dire : les « trépassés ».

Bref retour en arrière. Début du ministère public de Jésus. Aux autorités juives qui, déjà, cherchent à le tuer ²², Jésus déclare : « [...] c'est

²¹ Voir Jean 11.3.

²² Voir Jean 5.18.

*la vérité : le moment vient, et il est déjà là, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'auront entendue vivront. Car, de même que le Père possède le pouvoir de donner la vie, de même il a accordé au Fils le pouvoir de donner la vie. Et il a donné au Fils le droit de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. Ne vous en étonnez pas, car le moment vient où tous les morts qui sont enterrés entendront sa voix et sortiront de leurs tombeaux. »*²³

La leçon est claire : contrairement à ce que les apparences présentes pourraient nous faire croire, ce n'est pas à la mort, mais bien à la vie qu'appartiendra finalement le dernier mot. Au moment choisi par Dieu, le Fils commandera aux morts de se relever, et tous, sans la moindre exception, obéiront à sa voix. Le même qui a ramené le Christ de la mort à la vie rendra la vie à tous les corps mortels²⁴. Et que se passera-t-il alors ? « *Ceux, dit Jésus*²⁵, *qui ont fait le bien recevront la vie ; les autres seront condamnés.* »

Ainsi, la résurrection finale apparaît-elle à la fois comme la plus lumineuse des espérances et la plus redoutable des perspectives.

Lumineuse espérance, elle l'est à coup sûr pour tous ceux qui ont d'ores et déjà mis leur vie en règle avec Dieu. Mais redoutable perspective, elle l'est aussi pour tous ceux qui ne sont toujours pas passés de son côté. D'où l'importance, pour apprécier justement le message de Jésus — les morts ne font que « dormir » ; le moment vient où moi, « *la résurrection et la vie* », je les réveillerai — , de savoir où nous nous tenons par rapport à Dieu. Sommes-nous avec lui déjà ? ou sans lui toujours ?

²³ Voir Jean 5.24-29a.

²⁴ Voir Romains 8.11.

²⁵ Voir Jean 5.29b.

Permettez que je vous en conjure : si vous ne l'avez pas encore fait, acceptez aujourd'hui d'être réconciliés avec Dieu. Il en va de votre destin éternel. Regardez à Jésus ; regardez à Christ : il était sans péché, « *mais Dieu l'a chargé de notre péché, afin que, par lui, nous puissions bénéficier de l'œuvre par laquelle Dieu nous rend justes à ses yeux* »²⁶. Oui, regardez à Jésus-Christ, et comprenez qu'il a accompli tout, absolument tout ce qui était nécessaire pour que nous qui étions les ennemis de Dieu devenions ses amis. Saluez-le alors comme votre Sauveur, celui qui, par sa mort expiatoire, nous a soustraits à la colère de Dieu et rendus ainsi à la vie, la vie éternelle.

« *Je suis la résurrection, dit Jésus*²⁷, *et la vie. Celui qui croit en moi vivra, même s'il meurt ; et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais.* » Croyez-vous cela ? Je l'espère. Car alors, l'avenir s'éclaire pour vous. La mort ? Un passage seulement... vers la vie, la vraie : la vie éternelle. Le jour vient où celui à qui a été confié le pouvoir de ressusciter les morts vous relèvera, en même temps que tous vos proches en la foi, et vous fera don à vous aussi d'un corps nouveau : « *immortel* », « *glorieux et fort* », « *animé par l'Esprit* »²⁸, nous dit Paul.

Et ce jour-là, vous qui n'avez pu vous accommoder de toutes ces déchirantes ruptures qu'aujourd'hui encore nous impose la mort, vous jubilerez ! Parce qu'il vous sera donné, enfin ! comme à nous, de retrouver, et pour toujours cette fois, tous ceux qu'il vous aura fallu d'ici là laisser « s'endormir » en Christ. Et qu'aucun ne manquera à l'appel.

²⁶ 2 Corinthiens 5.20-21.

²⁷ Voir Jean 11.25.

²⁸ Voir 1 Corinthiens 15.42-44.

Il nous faut conclure.

C'était il y a peu le jour des « trépassés ». Jour de tristesse, donc, et de deuil pour beaucoup. Un jour que Christ s'offre pourtant d'éclairer.

En nous rappelant que là où nous sommes, il est aussi, pour nous consoler et nous fortifier.

En nous montrant ensuite que notre peine est la sienne : il nous comprend donc parfaitement, et se propose de porter avec nous le fardeau qui nous accable.

En nous redisant enfin l'espérance qu'il est venu apporter : lui, la résurrection et la vie, a vaincu la mort ; et voici, il s'apprête à exiger d'elle qu'elle rende sa proie afin de pouvoir faire de tous ses fidèles retrouvés et réunis enfin, définitivement, les héritiers d'une vie unique : la vie abondante et éternelle qui, selon sa promesse, se reçoit gratuitement, en échange seulement d'une foi même fragile encore.

Amen.